

Christophe Léon

# CHAMPION

Imaginons une grande maison au milieu des champs, non loin d'une forêt plantée de chênes et de châtaigniers. Il y fait bon vivre. La ville la plus proche n'est éloignée que d'une dizaine de kilomètres. Il y a un grand jardin et, dans le fond, un carré de potager bien entretenu. Dans cette maison – disons une longère dans le plus pur style périgourdin –, les parents de Laurianne ont fait des travaux. Ils ont aménagé chaque pièce avec un soin particulier. La chambre de la jeune fille est spacieuse et lumineuse. Elle avait huit ans quand ils ont acheté La Barabie, le nom dont ils ont baptisé leur propriété.

Demi-tour. Pointes. Talons. Deux pas sur la droite. Deux pas sur la gauche. Laurianne virevolte une fois encore, puis se détaille dans la glace de l'armoire.

«J'suis belle, dit-elle à voix haute. Je. Suis. Belle», répète-t-elle, un peu plus fort.

Elle détache chaque mot, comme pour s'en convaincre, mais... oups! Avec ses âneries elle vient de se tordre la cheville droite. Elle s'accroupit et se masse – rien de grave.

Coup d'œil furtif dans le miroir.

«Les seins que j'me paye!»

Dans sa tête ça sonne «pailleux».

Lauryanne sourit, puis se redresse. Elle exécute encore deux pas de danse avant de se laisser tomber, bras en croix, sur son lit défait.

Ses parents sont commerçants en ville et possèdent deux boutiques. L'une est située dans le centre, l'autre en périphérie dans la galerie marchande d'un supermarché. Samedi, c'est le jour d'affluence. Du pognon à la pelle, comme s'il en pleuvait. Ils vendent des vêtements. Des fringues acquises en Chine par containers entiers, que ses parents rapatrient par bateau.

«C'est juste bon pour les prolos, vos nippes», a-t-elle asséné à ses parents, un jour qu'ils étaient à table, fière de son mot, *nippes*, qu'elle avait appris en français dans un texte que la prof leur avait donné à étudier.

La fourchette de son père, Jean-Louis, était restée suspendue en l'air, à mi-chemin entre sa bouche et son assiette.

Sa mère, Alison, avait piqué du nez, les yeux rivés sur les petits carreaux rouges et blancs de la nappe en toile cirée.

«Ces *prolos*, comme tu dis Lauryanne, nous nourrissent», avait répliqué Jean-Louis d'une voix glaciale.

La fourchette avait ensuite continué son chemin et s'était plantée dans la bouche du *father*. Crucifixion buccale que la jeune fille, aux premières loges, se farcissait à chaque repas pris en compagnie de ses géniteurs.

Lauryanne se lève, arrange sommairement la couverture et le drap du lit, puis sort de sa chambre.

Une marche.

«Yeah!»

Une autre marche.

«Yeah!»

Parvenue au bas de l'escalier, elle pousse un nouveau «Yeah!» tonitruant, comme si elle venait de réaliser un exploit prodigieux.

«J'l'ai sacrément bien descendu ce bâtard d'escalier!»

Elle se dirige vers la cuisine, y pénètre, s'avance jusqu'au frigo et l'ouvre. Il est hors de question qu'elle lise le Post-it collé sur la porte du frig'. Chaque samedi y sont inscrites les tâches qu'elle est supposée devoir accomplir. Genre: ranger sa piaule, mettre ses affaires sales dans la machine à laver, faire ses devoirs et... et pourquoi pas construire une annexe du garage pour le *crossover* que son père vient de s'offrir.

Un Renault, même pas une marque classe, une poubelle française d'un blanc cassé qui tire sur le jaune pisseux. Jean-Louis était si heureux la première fois en descendant de l'engin devant la maison qu'il avait crié:

«Venez voir!»

En la voyant, Alison avait émis une série de petits cris aigus: «Hi! Hi! Hi!» Et peut-être un: «Ha!» pour faire bonne mesure.

Lauryanne, 16 ans, prise d'une inspiration malvenue et incontrôlée avait cru subtil de le brocarder d'un:

«C'sont des minables qu'ont des bagnoles comme celle-là, non?»

Inutile de préciser que son père n'avait guère apprécié cette remarque déplacée sur sa virilité et l'avait remise à sa place, lui passant le savon qu'elle méritait. Déçu aussi qu'elle ne se rende pas compte que la vulgarité de son langage n'était pas digne d'une fille de bonne famille.

Sans qu'il ne s'en doute, Laurianne se marrait intérieurement, car Jean-Louis ne réfutait en rien la notion de *minables*.

«Manque de jugeote, mon pote», cogitait-elle dans sa petite tête de pioche, tandis qu'elle essuyait avec nonchalance l'averse des reproches paternels.

Laurianne réservait à d'autres occasions le maniement d'une langue soutenue. Par exemple : écraser de sa supériorité linguistique les nanas qui lui faisaient de l'ombre auprès des mecs...

Sur ses pétales de maïs au miel, Laurianne verse le lait. Les flocons pètent. Elle touille et regarde par la fenêtre de la cuisine, debout devant l'évier. C'est toujours à cet avant-poste qu'elle petit-déjeune le samedi. Elle ajoute du sucre. Beaucoup de sucre. Le sucre, c'est pour faire mentir Alison, qui lui prédit un avenir de grosse si elle continue à se gaver de sucre, de barres de céréales et de sodas.

«Laurianne, tu vas prendre des kilos», la semonce-t-elle, adoptant l'attitude sentencieuse qu'ont certaines mères dès qu'il s'agit d'une question de poids.

Mais sa fille s'en bat l'œil. Elle n'a pas un gramme en trop. Sa taille est marquée. Ses cuisses musclées. Sa poitrine

avantageuse, comme on l'a vu. Son ventre est plat, bref, Laurianne est canon. À croire que le sucre n'a aucun effet négatif sur elle.

Ce matin elle y va franchement, la main trop lourde, et quand elle goûte aux céréales, elle ne peut s'empêcher de faire la grimace.

«Pouah ! Dégueulasse !» se plaint-elle.

Malgré cela, elle enfourne une seconde cuillerée et mastique rageusement, têtue comme on peut l'être à cet âge-là.

«L'âge ingrat double...» se moque souvent son père.

Et ça la gonfle, Laurianne, alors elle pique une colère et Jean-Louis rit de plus belle, ce qui n'arrange rien.

— Ingrat double ! se gargarise-t-il.

— Arrête, chéri... Tu vois bien que tu la vexes, intervient Alison.

— Toi, on t'a pas sonnée ! se fâche Laurianne, parce qu'il lui est plus facile de s'en prendre à elle qu'à son père.

— Je ne te permets pas de parler sur ce ton à ta mère, s'interpose Jean-Louis.

— Et merde à la fin ! lâche Laurianne.

La dispute part illico en vrille et la température monte de plusieurs degrés. Après cinq minutes d'un dialogue de sourds, Laurianne finit par grimper dans sa chambre. Sa seule consolation est d'entendre ses parents se bouffer le nez au rez-de-chaussée autour de l'éternel sujet : quelle éducation donner à leur fille unique ?

Il fait beau. Lauryanne a en point de mire un vaste champ cultivé. Du blé. Beaucoup de blé. Une route – oh, une communale, pas une nationale ! – sépare leur propriété du champ. Il y passe peu de monde, le plus souvent des tracteurs et autres engins agricoles motorisés.

«C'est chouette la campagne, murmure-t-elle. Chouette ! Chouette et chouette !»

Elle se laisse séduire par le son de sa voix et la répétition.

«Chouette !» scande-t-elle à tue-tête en guise d'apothéose en écartant les bras, comme pour saluer une foule imaginaire.

Elle heurte malencontreusement le bol qui se renverse dans l'évier. Les pétales de maïs ramollis s'agglutinent dans la bonde. À l'aide de ses doigts, Lauryanne les tasse, encore et encore, jusqu'à ce que la bouillie filtre à travers les trous. Elle ouvre le robinet et l'eau coule à flot, chassant dans les canalisations le reste de ce qui était son petit-déjeuner.

Lauryanne a soudain envie de faire pipi. L'eau lui fait toujours le même effet. Il faut qu'elle coure aux toilettes.

\*

Une grande terrasse, sur le devant de la maison.

Lauryanne s'est habillée pour la journée. Petite jupe courte. Chemise masculine, à l'encolure ouverte jusqu'au troisième bouton. Ballerines de la marque Addict-Initial couleur rouge sang aux pieds. Elle s'est aussi maquillée d'une belle

tartine de fond de teint, ainsi que de rose à lèvres, de gloss, de mascara, de fard à paupières et d'une mouche sur la fossette droite. Sa dernière lubie, la mouche. Très à la mode au bahut, il paraîtrait que c'est sexy et hyper tendance. Lauryanne est à un âge où être sexy, ça ne compte pas pour des prunes. Et la mouche, c'est un peu la cerise sur le gâteau du désir, en équilibre précaire sur des tentations masculines naissantes. Fred ou Hippolyte ou Zacharie ou Carl ou Ebran ou encore Florentin, mais ce dernier peut-être pas, à cause de ses dents qui courent après le bifteck. Lauryanne pèse le pour et le contre. Ceux qui sont vachement bien galbés. Ceux qu'ont une belle bouille. Les forts en gueule, les frimeurs, ceux qui savent y faire ou qu'ont les mains baladeuses. Sans négliger les timides, qui sont les plus touchants. Elle n'a que le choix. Elle est mignonne, futée, *hype*, attirante, pas trop farouche, riche...

«Papa on est riches ?» s'inquiétait-elle, enfant.

Jean-Louis souriait, haussait les épaules et tentait de prendre un air neutre, toutefois son allure trahissait de l'amusement.

«Riches ? répondait-il. Je ne sais pas, ma chérie. On peut le dire par rapport à certaines personnes, je crois.»

Il marquait une pause et savourait l'instant, avant de reprendre :

«Disons que nous sommes relativement aisés...»

Lauryanne aimait cette notion d'aisance dont elle ne comprenait pas finement le sens, mais qui lui permettait

de dire «Je veux», et de l'avoir, de lorgner sur un jouet, sur un vêtement, sur n'importe quoi et de l'obtenir. Être aisés, c'était comme gagner au loto, et Laurianne avait tiré les deux bons numéros avec ses parents. Ceux-ci lui passaient tous ses caprices. Parce qu'elle était unique, la prunelle de leurs yeux, le fruit de leurs entrailles, la chair de leur chair... Bref, tout ce que des parents en pâmoison devant leur enfant peuvent avancer en guise de justifications complaisantes. En vérité, céder à ses moindres désirs était surtout pour Jean-Louis et Alison la manière la plus rapide et efficace d'avoir la paix, à défaut d'être une méthode d'éducation.

Aujourd'hui, leurs sentiments à son égard ont évolué avec l'adolescence. Jean-Louis ne cesse de répéter qu'elle est insupportable, tandis qu'Alison souffle comme une forge en pensant aux bizarreries de sa fille. La Barabie est le lieu de tous les conflits et de toutes les oppositions. Deux mondes s'y affrontent, celui des parents et celui de leur fille.

Revenons à Laurianne, qui hésite. Que faire de sa matinée? Téléphoner à une copine? Passer deux heures à se raconter des ragots du lycée? Qui sort avec qui, qui a rompu et pourquoi, qui trompe qui? Cette option semble la plus vraisemblable. Il n'y a rien à la télé le samedi matin. Son ordi rame comme c'est pas possible, certainement un virus. Faudrait qu'elle en ait un nouveau, un dernier cri, à la pointe de la technologie, high-tech et *tutti quanti*...

Toute à son rêve de possession, Laurianne n'a pas remarqué, sur sa gauche et marchant en plein milieu de la route, un garçon qui ne tardera pas à passer devant la maison. Brandon, c'est son prénom, porte un casque sur les oreilles, la Ferrari des casques sans fil – un *Supra-aural Bluetooth® Bose® SoundLink®*, le summum en matière d'écoute mains libres.

Pour la petite histoire, Brandon est un garçon à la coule, le genre même du gars tranquille. Laurianne et lui se connaissent vaguement, ils ont déjà bavardé ensemble, mais sans plus. Brandon suit des études dans un lycée privé, l'Institution Sainte Marie de l'Enfant Jésus. Plutôt bien fait grâce à sa pratique intensive de l'athlétisme, il offre à ses admirateurs un corps d'athlète. À noter que Brandon est un fan de techno et de heavy metal. Pour l'heure, son super casque diffuse à plein tube dans ses oreilles un remix du groupe Da Tweekaz. Une reprise de l'hymne de *La Reine des Neiges* de Disney, façon Hardstyle selon les spécialistes de cette musique que d'aucuns parents, largués par le phénomène techno, appellent de la *bouse* fabriquée à la presse hydraulique.

«C'est qui, ce David Guetta? avait un jour demandé Jean-Louis à Laurianne, avant de lui intimer l'ordre de baisser le son dans sa chambre. Un Martien sous acide?» avait-il ajouté, pensant faire un bon mot.

Laurianne l'avait fusillé du regard avant de lui balancer en travers de la figure :

«C'est toujours mieux que ton Joe Dassin! (Jean-Louis est fan de ce chanteur qui croasse, entre autres chansons à son répertoire, *L'Été indien*, une rengaine à vous rendre nauséeux.) C'ringard pour vieux schnoques!» avait-elle matraqué avant que son père ne batte en retraite.

Finalement, Lauryanne a vu Brandon qui, lui, n'a pas vu Lauryanne qui s'avance sur le devant de la terrasse en souriant.

Brandon remarque-t-il de si loin ce sourire? Le niveau sonore des écouteurs et le flot de musique qui parvient jusqu'à Lauryanne suffisent à balayer ses espoirs. Mais qu'importe, elle se console en faisant un signe de la main. Un coucou tel qu'on en adresserait à un ami de passage. Si ça n'engage à rien, elle peut toujours s'attendre à une réponse équivalente en retour.

Sourd, Brandon le sera certainement dans quelques années. Quand ses tympanes auront été réduits en bouillie à force de s'injecter des doses de techno ou de heavy metal, le volume au maximum, ses oreilles explosées et le cerveau vrillé par les acouphènes. Pour l'instant, Lauryanne n'existe pas. Il ne la voit pas. Il passe son chemin. Il a rendez-vous au stade Marcel Dampeyre et ne doit pas louper le bus pour y être à l'heure.

À la minute où Lauryanne l'observe de sa terrasse, de nombreuses questions tourmentent Brandon. La victoire, la gloire, la fierté de ses parents, de son père surtout, valent-ils la peine de se *doper*? Le verbe est lâché et caracole dans

sa cervelle, infeste son corps. Brandon sent bien qu'il y a un risque, mais en vaut-il la chandelle? Des cachets, des piquouses, et hop! c'est gagné. Son niveau actuel ne suffit-il pas qu'il faille tricher?

«Mais tout le monde triche, lui a soufflé l'entraîneur. Tu vis dans un monde de Bisounours ou quoi?»

Brandon a secoué la tête, troublé, et le coach s'est engouffré dans la brèche.

«Réfléchis bien, mon gars... En ce qui me concerne, j'n'entraîne que les types qui en veulent. Des gagnants, pas des losers! J'veux pas d'*pédés* dans ma team, tu piges?»

L'insulte suprême, *pédé*. Et, tandis que Da Tweekaz s'acharne à massacrer *La Reine des Neiges*, Brandon cogite.

Lauryanne, quant à elle, ignorante de ce qui tracasse Brandon, tourne la tête. Elle a entendu un ronflement. Celui d'un moteur qu'on pousse à fond. Pour l'instant, elle ne distingue rien. Pas de voiture à l'horizon. Droite. Gauche. Elle balaye du regard la route. Un quad, peut-être, ou une grosse cylindrée? Une moto, il y en a qui le week-end font des raids en forêt avec leur machine. Le garçon va bientôt disparaître au détour du prochain virage. La musique dans son casque l'empêche d'entendre le bruit de ce moteur qui approche et enfle.

«Fais gaffe!» s'écrie Lauryanne.

Confusément, elle sent un danger imminent. Il faudrait prévenir Brandon pour qu'il s'écarte. D'un autre côté, ce

couillon ne l'a même pas gratifiée d'un geste amical, son coucou de la main est resté lettre morte.

Le moteur finit par se concrétiser sous l'aspect d'un énorme 4x4, qui fonce à toute berzingue. Sur le bord de la route, les tiges de blé plient sur son passage. Lauryanne ne peut s'empêcher d'admirer ses pare-chocs rutilants, qui en jettent un max. La fraction de seconde où le véhicule passe dans son champ de vision, elle est prise d'un frisson. C'est qu'il est gigantesque ! Ses bras se couvrent de picots. La chair de poule gagne tout son corps. Le mélange de surprise et de danger l'enivre. Elle devrait hurler, faire des signes au conducteur, le prévenir qu'au bout de la route, là où il y a un virage sur la droite, là où Brandon doit se trouver actuellement, invisible, perdu dans son monde, la musique à fond, il y a un risque de collision, d'accident.

Mais non, Lauryanne ne lève pas le petit doigt. Au contraire, elle se détourne et se dirige vers la maison à grandes enjambées. Elle ne veut rien savoir, rien voir, rien entendre. Elle va téléphoner à une copine. Abigail par exemple. Elles parleront ensemble durant des heures...

## 2

Soyons réaliste, Luc n'est pas une lumière, mais par bonheur son sens pratique, sa débrouillardise et son talent manuel font de lui un garçon plutôt épanoui, bien dans sa peau et sachant ce qu'il veut. Son choix de suivre des études de mécanique, contre la volonté de son père qui souhaitait que son fils cadet reprenne l'exploitation agricole, n'a pas été sans heurts ni disputes parfois orageuses.

«Écoute, lui avait dit Francis, son père, un soir qu'ils étaient à table dans la grande cuisine familiale, tandis que Nicole, sa mère, répondait au téléphone à une de ses amies. Écoute un peu... Ton frère aîné est parti à la capitale pour ses études. Une tête de mule çui-ci. Mais toi, Luc, t'es pas comme lui. Nous deux on se comprend, hein ? Les camions, les mains dans le cambouis, c'est pas une vie. Réfléchis un peu deux secondes. Et puis, ici, t'as déjà tout qui t'attend... »

Nous étions à la fin de l'année scolaire, Luc passait en troisième et espérait une orientation professionnelle plutôt que de continuer à s'enquiquiner dans un collège général.

«C'est qu'une troisième en lycée pro, papa... Ensuite on verra, avait-il tenté de l'amadouer.

— Ben ouais, mais dans ce cas, pourquoi pas en lycée agricole, alors ? » insistait Francis.



La conversation avait duré une bonne demi-heure sans que ni l'un ni l'autre ne trouvent un terrain d'entente. Plus tard, son père avait cédé sur les conseils de sa femme.

«Laisse faire, Francis. Si c'est ce qu'il veut le petit, y aura toujours temps d'aviser plus tard.»

Étirer tous ses muscles, ça chatouille dans les articulations.

«Bah! j'ai bien le temps», pense Luc.

Sans tenir compte de sa réflexion, il s'assoit sur le lit, repousse la couette, qui glisse par terre, lève les bras au-dessus de la tête, se grandit et bâille à s'en décrocher la mâchoire avant de s'affaisser sur lui-même comme un soufflet sortant du four.

«Quelle heure il peut bien être?» marmonne-t-il.

Luc cravate le réveil posé sur sa table de chevet, un vieux modèle à aiguilles, avec un Mickey dessiné sur le cadran écaillé par les années.

«7 h 30... Pourquoi j'me lève?»

D'habitude, le samedi, Luc dort jusqu'en milieu de matinée d'un sommeil de plomb malgré les bruits dans la maison. Sa mère regarde la télé, son père qui sort le tracteur du hangar ou qui lave au Kärcher la presse à balles New Holland ou il ne sait quel autre engin. Mais c'est justement ce silence, ce matin, qui l'a réveillé.

Prenons un instant pour faire un tour rapide de sa chambre. Celle d'un ado de seize ans et demi et d'un mètre

quatre-vingts au garrot. Les épaules larges et la chevelure récalcitrante. Les mains comme des battoirs et les ongles en demi-deuil – le fameux cambouis dont parlait Francis, car Luc bricole le matériel agricole de son père. Les jambes et les mollets musclés, aux attaches fines, un ado sûr de sa force physique et, pourquoi ne pas le noter puisque le garçon en est conscient, il se dégage de sa personne une beauté animale, qui n'est pas pour déplaire aux rares filles de sa classe de seconde pro, *Maintenance des véhicules option B véhicules de transport routier*.

Luc est un fanatique de camions, gros-culs, poids lourds, semi-remorques, bahuts, cars, camionnettes et tout ce qui roule et dépasse trois mille kilos à la pesée. C'est dans ce domaine qu'il officiera après son bac qu'il parachèvera par un BTS. Il rêve de pouvoir ouvrir un jour son propre garage, et il en imagine déjà l'enseigne :

LUC FOURCADE EXPERT RÉPARATIONS VENTES TOUT VÉHICULE DE TRANSPORT.

Mais revenons à sa chambre...

«Un vrai bordel! s'écrie au minimum une fois par semaine son père. J'y donnerai pas à manger à mes cochons!

— On fait pas de cochons, papa...

— Réponds pas, ou j't'en colle une!»

Ce n'est qu'un jeu entre le père et le fils. Jamais Francis n'a frappé Luc.

Aux murs de ce *bordel*, des affiches, des photos de trucks, de bahuts américains rutilants, de chromes à mourir et de cabines

dignes d'un Boeing, ainsi qu'une ou deux pin-up en petite tenue. Luc en a parsemé toute sa piaule, question quantité, il n'y a que les chaussettes sales et les caleçons chiffonnés qui rivalisent. Côté odeur, ça sent le fauve, un mélange savant de pieds, de linge moisi et de restes de nourriture pourrie. Nicole se refuse depuis longtemps à nettoyer ce temple de la saleté.

«Tu feras ton ménage toi-même, pas question que je m'y colle», l'a-t-elle averti.

Luc a haussé les épaules. Il était assez grand pour se débrouiller sans femme de ménage. Résultat des courses : un sacré capharnaüm, une atmosphère méphitique à dézinguer les nez les plus sensibles et un amoncellement de journaux, revues, feuilles volantes et autres pelures indéfinissables.

Ce samedi, donc, il n'y a personne dans la maison. Raison pour laquelle elle est si silencieuse.

Avant-hier soir, son père l'a informé :

«Avec ta mère, on part pour le week-end à Paris voir ton frère. Y veut nous présenter son amie, Lucie.»

Luc a pensé que ce serait l'occasion d'en profiter sans les avoir constamment sur le dos ou bien devoir filer un coup de main sur l'exploitation du paternel.

«Sois bien sage», lui a conseillé Nicole en lui passant la main dans les cheveux.

Luc avait rejeté la tête en arrière un peu trop vivement. Ce genre de petit geste, c'était bon quand il avait dix ans, aujourd'hui ça l'agaçait.

Les parents avaient commandé la veille un taxi pour la gare. Luc ne les avait pas entendus partir ce matin, tôt, vers cinq heures.

Dans la cuisine, le garçon trouve sur la table, glissé sous son bol, un petit mot de la main de sa mère. À poil – il ne s'est pas habillé, pourquoi se gênerait-il puisqu'il est seul –, Luc lit. Ses lèvres dessinent les mots, il n'a jamais été un grand lecteur.

*Mon chéri, il y a du poulet et des côtes de porc dans le frigo, des frites au congélateur et de la glace à la pistache, comme tu l'aimes. Pense à bien fermer le gaz ce soir et à...*

Il y en a comme ça toute une tartine calligraphiée. Luc se gratte l'entrejambe, renifle ses doigts et va les passer sous l'eau. Il s'essuie avec le torchon pendu à un crochet, puis prend le mot, en fait une boule et le jette à la poubelle d'un geste de basketteur.

Il est maintenant temps de passer aux choses sérieuses :

une tonne de confiture,  
un quintal de beurre,  
un hectolitre de chocolat,  
une baguette entière.

Luc bâfre. Il s'en met jusque derrière les oreilles, rote et prend un malin plaisir à se barbouiller la bouche.

«Bon sang, qu'c'est cool d'être *alone* à la maison !»

Une fois rassasié, il laisse tout en plan et file s'habiller dans sa chambre. Le garçon enfile sur le caleçon de la semaine, qu'il changera lundi avant de retourner au bahut, un

jean douteux, une chemise itou, et passe une veste denim. Sa veste denim. Celle qu'il appelle *l'américaine* et qui tient debout tellement elle est sale, mais ce serait un sacrilège de la laver! Pas de chaussettes. Une paire de Converse pour être à l'aise.

«Blaise», pense-t-il, pour la rime idiote.

Luc se mire dans la glace.

«Impec'!» se félicite-t-il.

Un soupçon de barbe ensemence ses joues, tandis qu'une fine moustache brune, à peine détectable, ourle sa lèvre supérieure.

«Un killer! marmonne-t-il, avant d'effectuer deux pas sur le côté et de pivoter afin de s'admirer de dos. Et maintenant, on fait quoi?» demande-t-il à son reflet dans le miroir.

Les traits de Luc s'éclairent. Une main invisible a appuyé sur un commutateur enfoui dans les tréfonds de son cerveau, et la lumière a jailli.

Si nous étions honnêtes, nous avouerions qu'il sait, depuis la première seconde où il a ouvert un œil, de quoi sera faite sa matinée. Cette histoire de silence, qui l'a soi-disant réveillé, n'était qu'une fausse excuse, un leurre pour tromper son appréhension.

Luc sue rien que d'y penser. Il n'en a pas le droit, mais il va le prendre...

«Je t'interdis! Tu m'entends bien, mon gars, hein? Je t'interdis d'y toucher avec tes mains pleines de doigts. Si jamais je trouvais la moindre trace dessus, je te bouffe

tout cru», avait prévenu Francis au cours du dîner de la veille.

C'est qu'il connaît bien son fils et sa facilité à faire ce qu'il dénomme crûment *des conneries plus grosses que lui*.

«J'te jure papa!» s'était récrié Luc, offrant la mine angélique d'un saint au paradis, alors que tout en lui appelait à désobéir. «Cause toujours...» pensait-il en vérité. Tu seras pas là pour vérifier.

«C'est beaucoup d'argent, mon chéri», était venue Nicole à la rescousse de son mari. Faut pas que tu fasses de bêtises. Ton père a mis des années pour économiser et pouvoir se le payer. Tu comprends ça, n'est-ce pas?»

Luc avait acquiescé d'un hochement de tête.

Francis l'avait observé un long moment dans le vain espoir de percer à jour ses intentions cachées. La platée de boudin purée que lui avait servie sa femme avait en définitive détourné son attention.

«Il est là! Il est là!» jubile Luc, sur des charbons ardents. Et, en effet – *il est là*.

\*

Louella pose un pied à terre et passe une jambe par-dessus son scooter. Un 50 cm<sup>3</sup> flambant neuf offert par son beau-père pour ses dix-sept ans, une manière comme une autre de la mettre dans sa poche et de se faire

accepter. Peine perdue. La jeune fille le déteste depuis qu'il a pris la place de son père dans le cœur de sa mère et l'a obligée, selon elle, à divorcer pour se remarier avec lui. Personne n'ignore que les conflits entre ex-époux peuvent être douloureux, surtout au détriment d'une fille telle que Louella, qui a toujours porté aux nues son *véritable* père.

Intéressons-nous à cette adolescente qui s'approche de l'entrée de la maison.

«Luc! T'es là! Luc! C'est moi!»

Pas de réponse. Louella fait le tour par la gauche, et remarque que la porte du garage est relevée. Elle appelle à nouveau :

«Luc!»

Louella est en première pro Gestion-administration, dans le même lycée que le garçon. Ils se sont rencontrés à la cantine du bahut, un mercredi midi, devant un hachis Parmentier dégueulasse et un éclair au chocolat datant de l'Âge de pierre.

Ç'avait d'emblée collé entre eux. Bien qu'issus d'un milieu et d'une éducation différents, Louella et Luc s'étaient trouvés irrésistiblement attirés l'un vers l'autre. Ils se comprirent sans se parler avant de ne plus cesser de se parler. Deux jours suffirent pour qu'ils ne se quittent plus d'une semelle, sortent ensemble et flirtent sérieusement. La semaine suivante, Louella déniaisait Luc. D'une délicatesse infinie, elle lui fit aimer cette première fois comme jamais

un garçon aime *sa* première fois. En sa compagnie, Luc se sentait brillant. Impression qu'il éprouvait non sans étonnement, mais aussi inquiétude.

Nous sommes donc samedi matin et le ciel est dégagé.

«Luc!» s'époumone pour la énième fois Louella.

Celui-ci se montre enfin. Il émerge du garage, vêtu de sa veste denim, tout sourire.

Ils avaient convenu de se retrouver après le départ de ses parents. Luc lui a promis une surprise et il est à deux doigts de tenir sa promesse. Louella ne sait pas encore de quoi il s'agit. Elle est impatiente, mais quelle que soit cette *fameuse* surprise, l'important c'est Luc. Ce beau garçon tout en muscles et d'une rare douceur avec elle. Il n'y a que ses ongles noirs qui la chagrinent. Un jour, il faudra qu'elle lui dise qu'avec du jus de citron et en frottant bien, la saleté disparaîtra, mais plus tard. Pour l'instant, Louella préfère sauter au cou du jeune homme et l'embrasser à pleine bouche.

Après plusieurs minutes d'effusions partagées, Luc prend la main de Louella.

«Viens, suis-moi, dit-il, en l'entraînant dans le garage.»

Le passage de la lumière crue à la semi-pénombre a pour conséquence d'aveugler la jeune fille qui, sans en avoir conscience, serre plus fort la main de son petit ami. Luc interprète mal son geste, le prenant pour le produit de son admiration pour l'objet qu'elle découvre.

«Il est chouette, hein? interroge-t-il presque naïvement.

—Quoi donc? répond Louella, qui recouvre tout juste l'entière jouissance de la vue. Ah! se reprend-elle, considérant enfin la chose pour ce qu'elle est. Oui, euh... C'est une sacrée bagnole dis donc. On croirait un char d'assaut...»

Luc se raidit. Il se voit contraint de nommer *la chose*. Faut être indulgent avec les filles, qui n'y comprennent que couic en matière de bagnoles. Bien que cette beauté n'en soit pas une, mais un Hummer H2 modifié. Le même modèle qu'utilisent les flics dans la série télévisée américaine *Les Experts: Miami*.

«C'est un Hummer!» s'exclame-t-il.

Louella se sent obligée de s'extasier, l'air faussement inspiré :

«Ah, oui, un Hummer!»

Ben voilà, pense aussitôt Luc. Avant d'ajouter à haute voix :

«Et on va faire un tour... Tous les deux.»

Souvenons-nous de Francis intimant l'ordre à son fils de ne pas poser les doigts sur son Hummer et assistons, impuissants, à l'ouverture de la portière passager par Luc, qui invite Louella à pénétrer dans le monstre d'acier monté sur roues. La jeune fille pose en douceur ses fesses sur le siège et le garçon referme la portière, qui à elle seule coûte six mois de salaire d'un smicard.

Francis, comme le signalait Nicole, l'a payé cher et d'occasion. Le neuf coûtant les yeux de la tête et le reste du corps, il a dû se contenter d'un modèle ayant déjà roulé deux cent mille

kilomètres. En fait assez peu pour ce genre de matériel. S'il se doutait, Francis – actuellement dans le TGV qui le conduit vers Paris, martyrisé par le mal des transports, la nausée au bord des lèvres, Nicole endormie et ronflant doucement, un mince filet de bave ridant son menton d'une trace argentine – oui, s'il savait que son fils cadet s'apprête à convoier sa copine dans *son* Hummer, il en ferait une syncope.

C'est pourtant lui qui a insisté pour que Luc passe le code, suive des cours de conduite accompagnée dès ses seize ans et, qu'une ou deux fois par semaine, dans la Twingo de Nicole, il puisse lui apprendre les subtilités du double débrayage et du créneau en pente.

«C'est important, mon gars, de pas perdre de temps pour le permis. Comme ça, à ta majorité, hop!, tu passes la conduite et t'es débarrassé du problème...»

Luc ne détestait rien moins que cette complicité factice imposée par son père. S'il n'avait pas été passionné de mécanique et de véhicules à moteur, il aurait levé les yeux au ciel et aurait tout bonnement refusé.

C'est, en quelque sorte, à cause et grâce à Francis que Luc enclenche la première du Hummer, après avoir mis le contact et savouré le bruit rond et chaleureux du moteur. Et c'est toujours à cause et grâce à Francis qu'il démarre en douceur, tandis que Louella ajuste sa ceinture de sécurité. Le garçon s'engage dans l'allée qui conduit en ligne droite jusqu'à la route.

Seul bémol, il n'a pas encore son permis de conduire.

\*

Ce n'est pas plus compliqué que de conduire la Twingo de Nicole, son père à côté de lui, qui grogne des conseils et l'oblige à respecter au kilomètre près la limitation de vitesse. Il faut s'habituer au poids et à l'empattement du Hummer, s'appliquer à regarder devant soi, et surtout pas Louella, qui gigote sur son siège comme si elle avait un oursin sous les fesses.

«Bon sang, c'qu'elle est belle, quand même!» songe Luc.

Comment a-t-il pu la séduire? Depuis qu'ils sortent ensemble, les copains tirent des langues de quatre mètres et le garçon se sent pousser des ailes. Il est le coq de la basse-cour, et c'est peu dire qu'il se rengorge.

«Ça va? demande-t-il.

— Ouais... répond Louella. C'est juste que j'me dis que t'es, *nous sommes*, en train de faire une belle couillonnade. Si jamais on croise les flics et qu'ils nous arrêtent, on est mal... T'as pas le permis, j'te rappelle.»

Depuis qu'elle est arrivée à la ferme, Louella n'avait pas encore articulé une phrase d'une telle longueur. Et ça le saoule, Luc. Ça le gave qu'elle l'ouvre pour se plaindre. Il lui fait l'honneur de l'inviter à monter dans un mytique Hummer, nec plus ultra des 4x4, et voilà sa récompense... Décidément, les filles, ça cherche toujours les ennuis là où il n'y en a pas. Jamais vu l'ombre d'un condé en maraude sur cette route. Ou alors l'employé communal du coin.

Aussi intelligent qu'un âne mort et la plupart du temps avec un coup dans l'aile, l'œil vitreux et la démarche incertaine. Le garçon a d'autres chats à fouetter, comme par exemple suivre la trajectoire sans trop s'écarter au risque de se coltiner le fossé. La route n'est pas large et truffée de nids de poule.

Mais surtout, il va clouer le bec à sa passagère, l'impressionner en accélérant. Appuyer sur la pédale. Un peu. Beaucoup. Passionnément...

«Eh! Ralentis! s'écrie Louella. Tu vas nous envoyer dans le décor.»

Elle s'agrippe à la poignée de la portière, contracte les abdominaux et serre les mâchoires. Le sang quitte son visage qui blêmit, en même temps que la nausée se fraie un passage dans sa gorge. Qu'est-ce qu'il lui a pris de grimper dans cet engin?

Répondons à sa place, elle n'est pas en mesure d'analyser son état d'esprit dans l'immédiat. Disons, en schématisant, que Louella est amoureuse de ce garçon, ce qui l'empêche de raisonner. Moins encore, quand de son côté les hautes herbes du chemin caressent la tôle du Hummer.

«Ralentis, je te dis!» répète-t-elle d'une voix agacée, d'où perce l'anxiété.

Son chauffeur sourit. Un mauvais sourire, les commissures des lèvres virgulées et les yeux plissés.

«Ha, ha, ha, grince-t-il. T'as les chocottes, pas vrai Louella?»

Bien sûr qu'elle a peur. Qui n'aurait pas les foies quand un type qui n'a pas le permis fonce en pleine nature dans une espèce de tank vrombissant ?

Cependant, l'instinct dicte à Louella de ne pas dévoiler davantage son appréhension. Inutile de lui laisser penser qu'il la domine sinon, ni une ni deux, il en remettra une couche.

Le garçon enfonce la pédale. Le Hummer fait un bond en avant, projetant Louella contre le dossier de son siège. Le moteur hurle. La cabine vibre. Luc pris au dépourvu par la réaction brutale du 4x4 relâche la pression de son pied sur l'accélérateur. Le Hummer s'assagit aussitôt et la machine ronronne docilement.

Un mutisme lourd de reproches d'un côté et d'embarras de l'autre s'installe entre les deux ados. Louella affiche une mine de déterré. Luc, gêné aux entournures, fait profil bas.

« Désolé », lâche-t-il après un moment du bout des lèvres, les doigts crispés sur le volant.

Louella l'écoute à peine. Elle le snobe ostensiblement afin de lui donner une petite leçon de savoir-vivre.

Elle est aussi distraite par cette fille, là-bas, sur la terrasse d'une maison, qu'elle a surpris du coin de l'œil, et qui tourne le dos à la route au moment pile où ils déboulent dans leur projectile motorisé. Elle ne pourrait pas expliquer pourquoi, mais son attitude lui semble étrange. Sa démarche particulièrement, du moins le temps qu'elle l'aperçoit, puisque le Hummer file au moins à cent à l'heure. Sa démarche donc,

est saccadée, nerveuse. Il y a dans le balancement de ses hanches comme un défi incompréhensible.

C'est stupide. Comment peut-elle concevoir une chose pareille, alors qu'ils dépassent la maison en coup de vent et que déjà Luc s'engage dans le tournant sur la droite, sans ralentir le moins du monde ?

« S'tu continues de foncer comme ça, on va s'prendre un arbre », mâchonne-t-elle entre ses dents.

L'adolescent fait la sourde oreille. Son cerveau est confronté à un problème quasi mathématique :

vitesse élevée + route étroite + un gars en plein milieu avec des écouteurs sur les oreilles = ?

Luc ne dispose que d'une fraction de seconde pour trouver une solution à cette singulière équation.

Celle-ci ne viendra pas de Louella, qui pousse un cri à vous perforer les tympans.

Et, à preuve du contraire, un cri n'a jamais aidé personne à résoudre les problèmes opératoires.